

UNE LETTRE EN LATIN INÉDITE DE L'ILKHAN ABAQA AU PAPE NICOLAS III: CROISADE OU MISSION?
Author(s): THOMAS TANASE
Source: *Oriente Moderno*, Nuova serie, Anno 88, Nr. 2, LES RELATIONS DIPLOMATIQUES ENTRE LE MONDE MUSULMAN ET L'OCCIDENT LATIN (XIIE-XVIE SIÈCLE) (2008), pp. 333-347
Published by: Istituto per l'Oriente C. A. Nallino
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/25818178
Accessed: 26/03/2014 16:39

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Istituto per l'Oriente C. A. Nallino is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Oriente Moderno.*

http://www.jstor.org

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

THOMAS TANASE

(ATER, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE)

UNE LETTRE EN LATIN INÉDITE DE L'ILKHAN ABAQA AU PAPE NICOLAS III : CROISADE OU MISSION ?*

Souvent, la trace des missionnaires partis vers les Mongols au XIII^e siècle s'est perdue, ou n'a laissé que peu d'indices, et si nous en avons suffisamment pour imaginer l'ampleur de ces échanges, nous en avons trop peu pour les exposer dans le détail. La mission du frère franciscain Gérard de Prato, envoyé en 1278 par le pape Nicolas III à l'Ilkhan de Perse Abaqa, est toutefois un peu mieux connue. En effet, un article de Jean Richard faisait en 1969 le rapprochement entre cette mission et un document en langue mongole rédigé en alphabet ouigour, conservé dans les archives vaticanes.[1] Ce document, traduit par Antoine Mostaert et Francis Cleaves en 1952, s'était révélé être un sauf-conduit destiné au général Samaġar, afin de protéger sur le territoire où ce dernier était stationné, l'Asie mineure, le passage d'un groupe d'« évêques », dirigé par un certain Bar Achirqun. Il est daté du seize du premier mois de l'hiver de l'année du lièvre, sans doute sous le règne du khan Abaqa, c'est-à-dire le 3 novembre 1267 ou le 21 novembre 1279. Paul Pelliot avait déjà proposé auparavant de comprendre la forme « Barachirqun » comme un frère Gérard, sans pouvoir aller plus loin, faute d'avoir identifié Abaqa comme étant l'auteur du sauf-conduit. De son côté, Jean Richard remarquait la coïncidence décisive entre la date du document (l'année du lièvre sous Abaqa) et la mention d'un frère Gérard. Il en concluait que la datation correcte devait être 1279 et que ce document authentique,

* Nous tenons à remercier ici pour leurs conseils et leurs encouragements M. Michel Balard, qui a notamment bien voulu nous aider à déchiffrer le texte manuscrit, M. Jean Richard, auquel nous devons l'explication du terme d'« *arkaon* » ou de la présence d'« évêques » dans notre lettre et Mme Denise Aigle, qui nous a permis de présenter ce texte sous une forme détaillée au cours d'une séance de son séminaire à l'École pratique des hautes études.

1 – J. Richard, " The Mongols and the Franks ", *Journal of Asian History*, 3 (1969), p. 45-57 ; idem, *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge*, Paris, École française de Rome, 1998, p. 85-86 ; A. Mostaert et F. W. Cleaves, " Trois documents Mongols des Archives Secrètes Vaticanes ", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 15 (1952), p. 419-506 ; pour l'intervention de Paul Pelliot : *Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, Comptes-rendus des séances de l'année 1922*, p. 52-53 ; K.-E. Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste zu islamischen und mongolischen Herrschern im 13. Jahrhundert anhand ihres Briefwechsels*, Vatican, Studi e testi (Biblioteca apostolica vaticana), 1981, p. 76 et 242-243. Le sauf-conduit mongol est le document enregistré sous le numéro n° 1801 du fond de l'*Archivum Arcis* (*armadi* I-XVIII).

Oriente Moderno, LXXXVIII, 2008, 2, p. 333-347
© Istituto per l'Oriente Carlo Alfonso Nallino – Roma

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

conservé dans le fonds du château Saint-Ange – c'est-à-dire dans le noyau le plus ancien des archives vaticanes – devait être, tout simplement, le sauf-conduit dressé par Abaqa pour le retour de Gérard de Prato et de ses compagnons. Ces derniers étaient partis de Rome l'année précédente. Ils revinrent probablement en Occident par l'Asie mineure : Salimbene de Adam atteste d'ailleurs dans sa chronique que Gérard de Prato était bien rentré sain et sauf de chez les Mongols. Peut-être est-il possible d'aller encore un peu plus loin, et de faire le rapprochement avec un autre document, conservé dans un manuscrit de la bibliothèque apostolique vaticane, le Barberini latin 524. Le manuscrit garde en effet sur sa dernière page le texte suivant (folio 130 r).

Littera tartarorum missa ad papam (nicolaum?) christianorum

Per virtutem dei immortali et gratiam kam abagua. Sumo nostre pape. Anno praeterito per Iohanem archium universi reges France nuntios suos ad nos miserunt. Unde per alium et nuntii vostri non venerunt cum illis. Nunc autem ex prelatis vobiscum morantibus et ex vestris (hominis? *sic*)[2] sociis qui venissent ad nos diximus : tunc, cum intellixistis litteras nostras, nobis misistis per istum episcopum et ad memoriam reduxistis quod nos multi Franci consilium fecimus et ordinavimus ut faceremus transire exercitus nostros ultra mare ad obsidendum Babillonem. Et, si nunc kam voluerit facere gratiam, exercitus vostri erit ab ista parte et exercitus kam erunt ab illa et obsidebimus Babillonem. Et nos faciemus navigare exercitus nostros ex una parte : tuorum quando facient velum et transibunt. Nos requiremus pro exercitibus nostris victualia. Unde vestram rememorationem et quod misistis rememorando audivimus et acceptavimus. Qua propter, si nunc tenetis vostra uerba et coadiuratis omnes et facitis transire exercitus et nunciare, faciemus eis dari victualia. In praeterito ad obsidendum Babillonem misimus exercitus. Sed vestri exercitus tardaverunt et non venerunt, propter quod nostri exercitus redierunt; sed nunc quando vestri exercitus iter arripient faciatis quod nos sciamus. Sicut pervenerint de uno loco ad alium ad hoc quod nos debeamus mittere exercitus ad obsidendum et mittamus ad preparandum victualia pro exercitibus. Et quando, per gratiam Dei, et kam fortitudo crescet et vegeret, donabimus vobis Iehrusalin, istud dicimus. Et quod nostras terras christianorum recepimus gratiare et salvavimus plus fuit propter aviam nostram qui servavit legem et mandatam christianorum. Insuper credimus quod bene intellexistis quale terras christianorum nostras salvamus et custodimus gratiare. Et nunc quod hoc nobis ad memoriam reduxistis si actenus eas gratiare recepimus et salvavimus. Deinceps gratiosius salvabimus et custodiemus ex quo avuus noster Gengis Kam acquisivit ab oriente usque ad occidentem et in quo noster kam indiget vobis christianis, nisi ponere

2 – Un trou dans le folio empêche la lecture certaine de ce mot, mais que cette leçon nous semble néanmoins malgré son incongruité grammaticale comme la plus probable.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

terras fideles in pace et horationem et benedictionem vestram habere, hoc est sibi neccessarium. Litteram nostram in anno leporis xv primi mensis yemis apud sarah, quando ibi eramus, scripsimus.

Le latin pour le moins original de cette lettre, difficile à comprendre et à traduire, n'est pas sans analogie : il peut s'éclairer par une comparaison avec d'autres lettres similaires émises par les chancelleries mongoles qui sont conservées en persan (comme la lettre du grand khan Güyük à Innocent IV en 1246), en mongol (comme les lettres de Ġazan à Boniface VIII et Philippe le Bel), ou bien en latin. Dans ce dernier cas, il s'agit sans doute de traductions originales faites à la cour mongole (comme la lettre d'Abaqa à Clément IV de 1268 ou celle d'Arġun à Honorius IV de 1285, traduite en français par Marcel Prou).[3] C'est à partir d'une comparaison avec ces textes que nous nous sommes livrés au jeu de la traduction (et de ses risques), en essayant de rendre en français, de manière atténuée, la langue de cette lettre et ses tournures incorrectes.

Lettre des Tartares envoyée au pape des chrétiens (Nicolas).

Par la vertu du Dieu immortel et la grâce du khan Abaqa. À notre souverain pontife.

L'an passé, tous les rois de France nous ont envoyé leurs messagers par l'*archaon* Jean. Mais par ailleurs, vos messagers, eux, ne les ont pas accompagné. Nous disons cependant à présent aux prélats qui demeurent avec vous et aux proches issus de vos hommes qui sont venus nous trouver : lorsque tu as pris connaissance de notre lettre, tu nous as répondu par cet évêque et tu nous as rappelé que nous, Francs, avons tenu une assemblée nombreuse et ordonné de faire traverser la mer à nos armées pour assiéger Babylone (l'Égypte). Et si à présent le khan veut en faire la grâce, votre armée sera de ce côté-ci, les armées du khan seront de ce côté-là, et nous assiégerons Babylone. Et nous ferons naviguer nos armées d'un côté : les tiens, quand ils feront voile, eux aussi traverseront. Nous demanderons pour nos armées des vivres. Ainsi, nous avons écouté et accepté votre rappel et ce que vous nous avez envoyé pour nous rappeler.

C'est pourquoi, si à présent vous tenez votre parole, si vous vous unissez tous et si vous faites traverser votre armée et la faites annoncer, nous leur ferons donner des vivres. Par le passé nous avons envoyé l'armée assiéger Babylone. Mais vos armées ont tardé et ne sont pas venues, c'est pourquoi nos armées sont rentrées, mais, à présent, quand vos armées se mettront en route, faites-le nous savoir. Ainsi, elles seront arrivées d'un lieu à un autre au moment où nous devons

3 – A. Mostaert et F. W. Cleaves, *Les lettres de 1289 et 1305 des ilkan Aryun et Öljeitü à Philippe le Bel*, Harvard-Yenching Institute (Scripta Mongolica Monograph Series 1), Cambridge/Mass., 1962 ; idem, " Trois documents Mongols ", p. 467-482 ; Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste*, p. 182-189, p. 223-225 et p. 244-246 ; M. Prou, *Les registres d'Honorius IV*, Paris, 1888, p. LXIX.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

> envoyer l'armée pour le siège et où nous devons faire préparer les vivres pour les armées. Et lorsque, par la grâce de Dieu, la force du khan croîtra et sera en vigueur, nous vous donnerons Jérusalem, nous l'avons dit. Et le fait d'avoir bien voulu favoriser nos terres chrétiennes et de les avoir défendues est surtout dû à notre grand-mère qui a observé la loi et les commandements des chrétiens. En outre, nous croyons que vous comprenez bien de quelle manière nous défendons nos terres chrétiennes et nous nous efforçons de les favoriser. Cela à présent car tu nous as rappelé, est-ce que nous les avons jusqu'ici favorisées et défendues ? De plus, nous défendrons et favoriserons ce que notre ancêtre Gengis Khan a acquis de l'Orient à l'Occident, où notre khan a besoin de vous chrétiens, à moins que ce dont il ait besoin soit de garder en paix des terres fidèles et d'obtenir vos discours et votre bénédiction. Notre lettre, nous l'avons écrite l'année du lièvre, le XV du premier mois de l'hiver, lorsque nous étions près de Sarah.

Cette lettre ressemble tout à fait dans son style et dans ses usages aux lettres envoyées par les souverains mongols. Sa datation utilise le calendrier chinois-ouighour et elle semble bien correspondre avec le sauf-conduit conservé aux archives vaticanes, évoqué plus haut. La lettre est datée du quinze du premier mois de l'hiver *(yemis)* de l'année du lièvre sous le règne d'Abaqa, contre le seize du même mois pour le sauf-conduit, lequel fut établi à « Aras », nom qui pourrait désigner la rivière de l'Aras (autrement dit, l'Araxe de l'Antiquité) et indiquer une rédaction quelque part dans la steppe de Mūġān, au nord de Tabriz.[4] Dès lors, le « Sarah » donné dans notre texte comme lieu de rédaction pourrait être une transcription approximative de ce même nom d'« Aras »: si les deux documents ont effectivement été rédigés à un jour d'intervalle, ce même « Aras » aura alors été transformé pour ressembler à un « Sarāy » plus familier pour une oreille latine. Il nous semble en effet peu probable que la lettre ait été écrite à l'autre date envisageable pour un XV du premier mois de l'hiver sous le règne d'Abaqa, c'est-à-dire le 2 novembre 1267. Outre la coïncidence de date entre les deux documents, qui rend peu probable un simple hasard, plusieurs faits peuvent être évoqués : peut-être la mention lacunaire, qui se trouve au-dessus du terme de « pape » dans l'adresse de la lettre (le folio qui comporte cette lettre a été déchiré et ses marges sont détériorées) peut-elle être lue comme un « *Nicolaus* », auquel cas elle préciserait le nom du pape auquel était adressée la lettre, et il ne pourrait s'agir que de Nicolas III, en 1279 (en 1267, il se serait agi de Clément IV). Il est vrai qu'à l'hiver 1267, un messager du pape Clément IV, parti de Viterbe le 20 août, était en route vers la Perse. Nous avons cependant conservé la réponse écrite par Abaqa à Clément IV, à Tabriz, au cours de l'été 1268. Le pape s'était plaint de n'avoir pu lire la lettre que venait de lui envoyer l'Ilkhan. En effet, cette dernière n'avait pas été écrite en latin comme cela avait été le cas pour les missives précédentes. Dans sa lettre, le pape annonçait également au khan

4 – Mostaert et Cleaves, " Trois documents Mongols ", p. 445 ; Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste,* p. 242-243.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

mongol la victoire de Charles d'Anjou sur Manfred. Abaqa répondait en s'excusant d'avoir rédigé sa dernière lettre en mongol (son traducteur latin était absent) et en félicitant Clément IV pour la victoire de Charles d'Anjou. Toutes ces allusions sont absentes de la lettre que nous publions, qui fait référence à d'autres événements, et il n'y a pas de place pour une réponse supplémentaire d'Abaqa à Clément IV qui aurait été rédigée le 2 novembre 1267, à supposer même que les messagers pontificaux, partis en août, fussent déjà arrivés en Perse.[5] Les faits auxquels il est fait allusion dans notre lettre renvoient à 1279. Le texte évoque une ambassade pontificale menée par un « évêque » – ce que n'était pas Gérard de Prato. La troupe de missionnaires franciscains était désignée dans le sauf-conduit par un terme équivalent, celui de « *marqasiya* », véritable saint (syriaque *mār-ḥasiā*). Il s'agit d'une épithète nestorienne qui, en général, désigne les évêques, mais qui aura pu être utilisée à cette occasion pour montrer la vénération due à ces hommes d'Église venus de la part du pape et qui possédaient des pouvoirs de légats, ce qui pouvait les assimiler à des évêques.[6] C'est peut-être en ayant présente à l'esprit cette même épithète de « *marqasiya* » que le rédacteur de la lettre que nous publions aura utilisé comme équivalent latin le terme d'évêque.

En outre, l'ambassade pontificale aurait été précédée par une ambassade de « tous les rois de France », accompagnée par un « Jean l'*archaon* ». Le terme d'*archaon,* une transcription du mongol *erke'ün,* était employé à l'origine par les Mongols pour désigner les moines ou prêtres nestoriens Par extension, il peut parfois être employé pour des chrétiens qui se mettaient au service des Mongols : notables, guerriers, marchands.[7] Ainsi, la lettre d'Abaqa de 1268 était-elle portée à Clément IV par un Salomon *arkaoun*. La mission de Gérard de Prato était pour sa part une réponse à l'envoi en Occident par Abaqa en 1276 de deux Géorgiens de son entourage, les frères Jacques et Jean Vassali, qualifiés par Nicolas III dans sa réponse à Abaqa de « *miles* ». Ceux-ci étaient arrivés à la cour de Charles d'Anjou, à Naples, en 1276, puis avaient été accueillis par le pape Jean XXI, avant de prendre le chemin de la France et de l'Angleterre. Entretemps le pape mourut et ce n'est qu'après plusieurs mois de vacance pontificale qu'un nouveau pape, Nicolas III, fut élu, et que l'ambassade des franciscains pu enfin partir, en avril 1278. D'ailleurs Nicolas III s'excusait dans la lettre que Gérard de Prato et ses compagnons portaient à l'Ilkhan pour ce retard dû aux circonstances. De leur côté, les frères Vassali revinrent à Naples en 1277, et Charles d'Anjou envoya ses propres émissaires à Abaqa. Deux groupes distincts

---

5 – E. Tisserant, " Une lettre de l'Ilkhan de perse Abaga, adressée en 1268 au pape Clément IV ", *Le Muséon,* 59 (1946), p. 547-556 ; Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste,* p. 223-225.

6 – Mostaert et Cleaves, " Trois documents Mongols ", p. 432, 439.

7 – Sur l'utilisation élargie de ce terme par les Il-khans, voir J. Richard, *Au-dela de la Perse et de l'Arménie, L'Orient latin et la découverte de l'Asie intérieure,* Turhout, Brepols (Miroir du Moyen Âge), 2005, p. 185. Pour un emploi encore plus élargi du terme dans la littérature persane, voir G. Doerfer, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen*, Wiesbaden, Akademie der Wissenschaften und Literatur, vol. I, p. 123-125 ; P. Pelliot, *Notes on Marco Polo*, Paris, Imprimerie nationale, 1959, vol. I, p. 49.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

partirent vers la Perse,[8] dont le premier était accompagné par Jacques et Jean Vassali. Dès lors ce « *Jean archium* », accompagné d'une délégation des « rois des Francs », pourrait être tout simplement Jean Vassali, désigné comme *archaon*, accompagné des émissaires de celui qui pouvait peut-être, avec quelque abus, prétendre représenter les « rois de France », Charles d'Anjou, roi de Sicile, oncle du roi de France et de surcroît, depuis 1277, roi de Jérusalem, titre que Charles avait acquis pendant le séjour des frères Vassali en Occident. Il est vrai que, bien que partie en retard, en avril 1278 (à supposer qu'elle soit partie à la date où les lettres de Nicolas III lui furent remises), l'ambassade pontificale n'en partit pas moins la première, tandis que l'ambassade de Charles d'Anjou ne quitta Naples qu'en août 1278. Cela n'a peut-être pas empêché cette dernière d'arriver plus tôt, tandis que l'ambassade pontificale aurait pu prendre un chemin plus détourné ou faire de longues haltes sur la route. Au demeurant, un évêque, Pierre d'Odense, faisait bien partie de l'ambassade de Charles d'Anjou. Les ambassades pontificale et angevine pourraient avoir séjourné à la cour de l'Ilkhan et être revenues ensemble, puisque Pierre d'Odense était déjà de retour en Sicile le 2 juin 1280, date à laquelle il mourut.[9] Si effectivement Pierre d'Odense faisait partie des compagnons de retour de Gérard de Prato, cela expliquerait dans ce cas d'autant plus facilement la contamination de ce terme d'évêque dans nos documents.

Peut-être faut-il voir derrière l'allusion de la lettre à une « assemblée des Francs » le deuxième concile de Lyon, organisé par Grégoire X en 1274 pour relancer la croisade, auquel des envoyés d'Abaqa avaient participé et s'étaient même fait baptiser. Le passage sur l'échec d'une action commune pourrait s'expliquer par les événements des années 1270-1271, avec la croisade détournée de Louis IX vers Tunis et l'absence de coordination en Terre Sainte entre les troupes du prince Édouard d'Angleterre et celles d'Abaqa, encore qu'il ne soit pas très clair à quelle attaque mongole contre l'Égypte les Croisés auraient fait défaut. Les Mongols tentaient un assaut, contre la Syrie en général limité, presque chaque année. Il pourrait s'agir de l'envoi par Abaqa en Syrie, à l'hiver 1271, des troupes de Samaġar, qui devaient soutenir le prince Édouard, mais qui se retirèrent subitement et sans cause apparente.[10] Tout semble donc indiquer un rapprochement possible entre le sauf-conduit donné au frère Gérard et la lettre que nous publions, qui doit être tout simplement la missive que les frères mineurs, munis de ce sauf-conduit, n'ont pu manquer de rapporter au souverain pontife à leur retour en Occident, et dont le texte s'était perdu, ce qui confirme

8 – R. Filangeri, *I registri della cancelleria angioina ricostruiti*, Naples, testi e documenti di storia napoletana (Academia pontaniana), 1962 (vol. 16 p. 27 n° 87, p. 166 n°555 et p. 168 n°567), 1964 (vol. 18, p. 381 n° 787) et 1964 (vol. 19, p. 148, n°173, p. 150 n°185, p. 245 n° 456).

9 – Filangeri, 1971 (vol. 23, p. 123 n°163) ; R. Hiestand et H. Eberhardt Mayer, " Ein Bischof von Odense bei den Tataren ", *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 58/1 (2002), p. 219-229, (en particulier, p. 224-225).

10 – Sur le détail des affrontements entre Mamelouks et Mongols voir R. Amitai-Preiss, *Mongols and Mamluks. The Mamluk-Īlkhānid War, 1260-1281*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 (pour les années 1270-1271, voir p. 96-99).

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

en outre la déduction logique qui permettait à Jean Richard de dater de 1279 le sauf-conduit des archives vaticanes.

On ne cesse pourtant pas d'être surpris de la présence de cette lettre dans un tel manuscrit, un évangéliaire. Elle est pourtant bien recensée (à la rubrique « tartares ») dans l'index thématique du fonds Barberini latin de la salle des catalogues de la bibliothèque vaticane. Ce manuscrit n° 524 est décrit comme étant un quarto du XIII[e] siècle, qui contient un exemplaire du Nouveau Testament (folios 1 à 117), suivi d'un ensemble de textes disparates, de mains et d'écritures différentes. Du folio 118 au folio 127, nous trouvons un psautier et des litanies. Le folio 128 comporte au recto comme au verso un texte de *« Planctus beatae Virginis Mariae »*, c'est-à-dire un de ces chants de messe assez populaires à l'époque, en particulier chez les franciscains, dans lesquels on exprimait les souffrances de la Vierge. Toutefois, après un blanc qui marque la fin du texte, la colonne de droite du verso du folio 128 s'achève sur quelques lignes intitulées : *« Epistola quam misit rex Tartarorum domino pape Bonifatio in annis Christi 1300 »*. Au folio 129 se trouve un fragment de traité eucharistique. Mais le folio 130, sur lequel s'achève le manuscrit, comporte le texte de la lettre mongole donné plus haut, puis, après un nouveau blanc, six lignes supplémentaires en bas de page qui nous offrent le texte suivant :

> Epistola quam misit rex Tartarorum regi Ungarie eo quod rex Ungarie occidit nuntios et ambasciatores quos ad eum miserat dominus rex tartarorum qui postea devicit regem ungarie. Tenor epistolae fuit iste :
> (in nomine regis)
>
> « Butin rex Tartarorum regi Ungarie erit quod deus vult. Nuntios nostros missimus (?)[11] ad vos. Occidistis eos : erit quod deus vult. Veniatis ad nos alioquin veniemus ad vos et erit quod deus vult. »

Lettre qu'envoya le roi des Tartares au roi de Hongrie parce que le roi de Hongrie mit à mort les envoyés et ambassadeurs que lui avait envoyés le seigneur roi des Tartares, qui écrasa ensuite le roi de Hongrie.

Voici la teneur de la lettre :

> (Au nom du roi)
> « Butin roi des Tartares au roi de Hongrie, il adviendra ce que Dieu veut. Nous vous avons envoyé nos émissaires. Vous les avez mis à mort : il adviendra ce que Dieu veut. Venez à nous, autrement nous viendrons à vous, et il adviendra ce que Dieu veut. »

Ces quelques lignes font évidement référence à l'invasion mongole lancée en 1241 contre l'Europe orientale par Batu (le « Butin » de notre texte), dont le roi Béla et le royaume de Hongrie furent les principales victimes. Il est tout à fait vrai que Béla avait mis à mort les ambassadeurs de Batu, ce que le grand khan

11 – Ici un trou dans le folio empêche la lecture.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Güyük rappelait encore en 1246, lorsqu'il répondait aux plaintes d'Innocent IV sur l'invasion mongole. Au demeurant, l'utilisation d'un tel prétexte de guerre par les Mongols n'était pas une nouveauté, puisque c'est déjà un incident du même genre à Uṭrār qui avait servi de prétexte à Gengis Khan pour attaquer le Khwārazm en 1218. Ce même reproche, doublé d'une menace de guerre, se retrouvait dans la lettre apportée par Julien de Hongrie en 1237, seul exemplaire connu d'un ultimatum envoyé au roi Béla, et dans des termes qui ne sont pas sans rappeler notre court texte. De plus, pour lapidaire qu'elle soit, la formule qui résume la lettre de Batu est très « mongole », et correspond à celle qui concluait la lettre de Güyük à Innocent IV en 1246. Et c'est dans le fond une menace du même ordre que l'on retrouve dans l'autre texte « mongol » de quelques lignes du folio 128. Pourtant, malgré son titre, il ne peut s'agir d'un texte effectivement envoyé en 1300, et, à la lecture, il a un air de déjà-vu :

> Epistola quod misit rex tartarorum domino pape Bonefatio in annis Christi 1300.
>
> « Cam filius domini excelsi sacerdoti magno salutem. Nuntios tuos recepimus magnifice. Loquentes tui audaciam vel ignorantiam nescimus. Si vis panem tuum pacifice commedere et aquam bibere secure ad nos venias. Alioquin veniemus ad te, quidcquid tibi contingerit dominus altissumus iudicabit. »
>
> Lettre envoyée par le roi des Tartares à notre seigneur le pape Boniface vers l'an du Christ 1300
>
> « Le khan fils du Seigneur Très-Haut au Grand-Prêtre, salut. Nous avons reçu tes envoyés avec largesse. Est-ce l'audace qui est tienne qui les a fait tenir de tels propos, ou l'ignorance nous ne le savons pas. Si tu veux pouvoir manger ton pain en paix et boire ton eau viens à nous sans crainte. Autrement nous viendrons à toi, et le Seigneur Très-Haut jugera de ce qu'il t'adviendra. »

Il s'agit en fait ici du résumé de l'ordre de soumission envoyé en 1247 par le chef de l'armée mongole stationnée dans le Caucase, Baiju, en réponse à l'ambassade conduite après le concile de Lyon de 1245 par le frère prêcheur Ascelin de Crémone, dont nous possédons le texte intégral grâce à Simon de Saint Quentin.[12] Ce résumé n'est pas unique et correspond presque mot pour mot avec le texte conservé dans un manuscrit de Turin, édité par Karl-Ernst Lupprian, auquel nous devons l'identification de ce texte comme un résumé de la lettre de Baiju.[13]

---

12 – Simon de Saint-Quentin, *Histoire des Tartares*, J. Richard (éd.), Paris, Académie des inscriptions et Belles-Lettres, 1965.

13 – Le manuscrit en question est le E.V. 8, fol 15v, Turin, Bibliothèque nationale. « Lettre de l'empereur des Tartares au pape. Le khan fils du Dieu Très-Haut au Grand-Prêtre, salut. Tu viens de nous envoyer tes émissaires, qui ont parlé avec beaucoup de grandiloquence, je ne sais si ce sont les propos que tu nous auras envoyés ou s'ils ont parlé de par leur propre stupidité. Mais si tu veux manger en paix ton pain sur ta terre et boire en paix ton eau, viens nous rencontrer avec tous ceux qui dépendent de toi, et marche devant nous à la tête de tous ceux

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Les deux résumés ont sans doute été réalisés à peu près à la même époque, au début du XIV^e^ siècle, date de réalisation du manuscrit de Turin, tout comme, vraisemblablement, du Barberini latin 524, à en juger d'après sa calligraphie, sa description dans l'index du fonds Barberini comme un manuscrit du XIII^e^ siècle, et la date de 1300 sous laquelle est rapportée cette lettre. Bien qu'il n'y ait pas de rapport direct avec la demande de soumission envoyée par Baiju en 1247, la date de 1300 (approximative : *« in annis »*, dans les années 1300) ne se trouve pas là par hasard. C'est alors qu'arriva en Occident la nouvelle de la victoire du khan Ġazan sur les Mamelouks à Ḥimṣ, le 22 décembre 1299, le tout dans une période qui a bien connu un intense échange d'ambassades entre l'Ilkhan et l'Occident latin et où Ġazan, désireux de gagner l'alliance franque, adoptait un ton beaucoup plus amical.[14]

En effet, l'annonce de la victoire mongole à Ḥimṣ ébranla l'Occident latin et fit croire que la route de Jérusalem était de nouveau ouverte, puisque Ġazan s'était engagé à rendre la ville sainte. La nouvelle eut un éclat particulier et presque prophétique, parce qu'elle coïncidait avec l'instauration pour la première fois en 1300 par Boniface VIII d'une année de jubilé, qui permettait au souverain pontife de mettre en scène l'apothéose de la domination pontificale. Toute la symbolique du jubilé repose sur l'idée de renouveau, de la repentance pour clore un cycle et en recommencer un autre : la nouvelle de la victoire mongole arrivée au moment même de l'ouverture du jubilé et de l'arrivée à Rome des foules de pèlerins a pu effectivement sembler miraculeuse, et annoncer une ère nouvelle, marquée par le retour de Jérusalem aux chrétiens. Cet immense moment d'exaltation collective retomba très vite : la victoire mongole se révéla être une illusion, Ġazan étant incapable de se maintenir en Syrie, tandis que Boniface VIII n'allait pas tarder à connaître les pires difficultés face à Philippe le Bel. Sans doute le copiste a-t-il pris la version résumée d'une lettre qui circulait et que l'on recopiait dans les manuscrits, probablement parce qu'elle était devenue un stéréotype pour mettre en scène la menace mongole et la terreur qu'elle inspirait. Comme il ne savait plus exactement la dater ou la situer, il l'aura mise sous la date symbolique de 1300, dont il ne savait peut-être plus exactement à quoi elle correspondait, si ce n'est le vague souvenir d'une victoire mongole. Une main aura ainsi recopié la soi-disant lettre de 1300 à la fin du *Planctus Mariae*, les deux textes étant associés dans l'esprit de ce copiste par la thématique de la souffrance (il n'est pas impossible que la même main ait écrit les deux textes, mais, dans ce cas, son écriture aura été plus rapide et plus négligée pour la lettre mon-

---

qui veulent obéir au mandat céleste. Car si tu ne le fais pas, nous viendrons à toi, et de ce qui arrivera, le Dieu Très-Haut jugera. » (texte original dans Luprian, *Die Beziehungen der Päpste,* p. 191).

14 – Sur l'impact imaginaire de la victoire de Ḥimṣ, voir S. Schein, " Gesta Dei per Mongolos 1300: the genesis of a non-event ", *English Historical Review*, 94 (1979), p. 805-819. Sur le détail des échanges d'ambassades entre 1299 et 1303, voir J. Richard, " La coopération militaire entre Francs et Mongols à l'épreuve : les campagnes de Gazan en Syrie ", in *Florilegia Altaistica : Studies in Honour of Denis Sinor on the Occasion of His 90th Birthday*, Elena V. Boikova et Giovanni Stary (éd.), Wiesbaden, Harrassowitz, 2006, p. 119-128.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

gole). À cela une autre main (peut-être la même que pour le passage eucharistique) ajoutait le dernier folio avec les deux textes mongols supplémentaires. Nous ferons ainsi l'hypothèse que ces documents mongols ont été agrégés ici à cause du caractère eschatologique qu'ils pouvaient revêtir aux yeux de certains. Ces documents constituaient une illustration idéale pour les textes religieux de notre manuscrit : aspect effrayant et menaçant des Mongols, rapporté sous la date symbolique de 1300, ou bien, dans la lettre d'Abaqa, retour définitif de Jérusalem aux Croisés grâce à la promesse faite par un khan « tartare » au nom exotique, dans un latin venu d'ailleurs.

Les textes donnés par le Barberini latin 524 ne sont donc pas des faux purs et simples. Toutefois, la nature des deux textes abrégés est différente de celle de la lettre d'Abaqa. Cette dernière est vraisemblablement un texte original : en témoignent l'exactitude des allusions chronologiques et des formules de chancellerie mongole, exprimées dans un latin qui ne peut avoir été écrit par un clerc occidental. En fait, ce latin est très semblable à celui de la lettre envoyée par Arġun à Nicolas IV en 1285, qualifié par Jean Richard « d'extraordinairement barbare », sans doute l'œuvre de l'un de ces Occidentaux qui tentaient l'aventure à la cour des Ilkhans, marchands, soldats de fortune, et qui se sera improvisé traducteur.[15] Toutefois, au-delà du caractère incorrect de maintes expressions, il apparaît que le scribe qui a rédigé cette lettre s'est en fait évertué à rendre des tournures mongoles. L'adresse de la lettre *(« per potentiam dei vivi, gratiam kam Abagua »)* est d'un grand classicisme qui correspond au mongol *möngke tenggeri küčündur*, « par la force du Ciel éternel », *üge manu* (accompagné du nom du khan), « notre parole ».[16] Suit un rappel de l'arrivée et des propos tenus par les émissaires pontificaux, le tout dans un discours direct libre surprenant en latin, mais qui correspond à la construction usuelle des lettres mongoles, dont notre scribe a fait un décalque. Arrive ensuite la réponse d'Abaqa, qui se termine sur un rappel on ne peut plus classique de l'étendue des conquêtes mongoles, de l'Orient à l'Occident, formule stéréotypée qui permet de réaffirmer sur un mode mineur les prétentions universalistes mongoles.[17] La phrase finale semble manifester l'humeur d'Abaqa face à des alliés pleins de promesses, mais de peu de secours. C'est précisément parce que la lettre est pensée en mongol que ses tournures sont si spéciales ; peut-être traduite à partir d'un brouillon en mongol, la version latine semble bien avoir été rédigée directement à la cour d'Abaqa, à l'image de ces lettres auxquelles faisait allusion Clément IV en 1267, époque où exerçait à la cour des Ilkhans le fameux notaire Richard, qui composa une relation pour le concile de Lyon de 1274. Mais le latin de ce dernier était très différent, relativement correct, parfois parsemé de références bibliques absentes de notre lettre de 1279.

15 – J. Richard, *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 467.

16 – D. Aigle, " The Letters of Eljigidei, Hülegü and Abaqa: Mongol Overtures or Christian Ventriloquism? ", *Inner Asia*, 7/2 (2005), p. 143-62, notamment p. 148. Mostaert et Cleaves, *Les lettres de 1289 et 1305*, p. 22 et p. 58.

17 – Aigle, " The Letters of Eljigidei, Hülegü and Abaqa ", p. 148 pour un cas comparable, la proposition d'alliance envoyée par le chef Eljigidei à Louis IX en 1248, et une affirmation similaire de l'universalité mongole.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Tout autre était le latin de la lettre d'Arġun de 1285 et, comme le latin inimitable des lettres de 1279 et 1285 aura sans doute été écrit par une même main (la proposition de prendre l'Égypte sur deux fronts est exprimée quasiment avec les mêmes termes[18]), il semble bien qu'entre 1274 et 1279 Abaqa ait été contraint de changer de scribe, et manifestement ce n'était plus un homme de lettres qui tenait le calame, mais un homme d'aventure.

Une fois ces constatations faites, que nous apprend la lettre d'Abaqa sur les relations entre les Mongols d'Iran et l'Occident latin vers 1279 ? Abaqa envoya régulièrement des ambassades, reprenant en cela la politique de son père Hülegü, après la défaite de ʿAyn Ǧālūt contre les Mamelouks en 1260 et l'apparition d'une véritable rivalité dans le Caucase avec la Horde d'Or, ce qui diminuait les forces disponibles pour les Ilkhans en Syrie. La promesse d'Abaqa de restituer Jérusalem ne faisait que reprendre celle d'Hülegü en 1262, répétée une première fois par Abaqa en 1268 ; ce sera également par la suite celle d'Arġun ou même de Ġazan, pourtant converti à l'islam. L'idée d'une attaque sur deux fronts se trouvait déjà dans la lettre d'Abaqa de 1268, et sera reprise dans la lettre d'Arġun de 1285. Ces idées circulèrent pendant un demi-siècle, de Hülegü à Öljeitü. Elles connurent des amorces de réalisation, notamment au cours des années 1268-1270, lorsque plusieurs souverains latins préparaient une croisade pour soutenir les États latins de Terre Sainte, dont la situation face aux Mamelouks était désastreuse.[19] Cependant, une tempête fit rebrousser chemin à la flotte de Jacques Ier d'Aragon en septembre 1269, Louis IX choisit d'attaquer Tunis à l'été 1270, et l'on a vu le peu de résultats obtenus par le prince Édouard. L'idée d'une croisade commune ne fut pas abandonnée. Le pape Grégoire X chercha à faire revivre le projet au concile de Lyon de 1274 auquel Abaqa envoya ses émissaires avant d'envoyer les frères Vassali, lesquels allèrent s'excuser auprès du prince Édouard, devenu entre-temps le roi Édouard Ier, pour l'absence de collaboration effective d'Abaqa en 1271. Nous trouvons l'écho de ces événements dans notre lettre de 1279. Cela peut expliquer pourquoi Abaqa commence et achève sa lettre par des reproches adressés au pape, apparemment peu empressé de mettre en œuvre cette alliance, lesquels ne sont pas sans rappeler ceux formulés ultérieurement par Ġazan à l'adresse de Henri II de Chypre en 1299 ou d'Édouard Ier en 1302, que Ġazan estimait trop timorés dans leur aide aux Mongols. Il est vrai que, malgré

---

18 – Dans la lettre de 1285 : « Et qu'il arrive vite que la terre des Sarrasins ne soit plus une grande terre entre nous, car nous sommes de ce côté-ci et vous êtes de votre côté. La terre du Shams, l'Égypte, nous l'étreindrons entre nous et vous. Nous vous envoyons les susdits messagers et vous, que vous traversiez et portiez le combat sur la terre d'Égypte, afin que vite, nous venant de notre côté, et vous du vôtre, nous puissions l'étreindre entre nous avec de bons combattants» (texte original dans Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste* p. 246).

19 – J. Richard, " La croisade de 1270, premier « passage général ? ", *Académie des inscriptions et Belles Lettres, Comptes-rendus des séances de l'année 1989*, p. 510-523, repris dans *Croisades et états latins. Points de vue et documents*, Londres, Aldershot, Variorum Reprints, 1992 (VI). Sur la continuité de la politique d'alliance des Ilkhans avec les Latins, voir J. Richard, " D'Älǧigidaï à Ġazan : la continuité d'une politique franque chez les Mongols d'Iran ", in *L'Iran face à la domination mongole. Études réunies et présentées par Denise Aigle*, Téhéran, 1997.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

toute cette correspondance étalée sur un demi-siècle, le projet d'alliance ne s'est jamais concrétisé sur le terrain.

Les raisons de ces échecs apparaissent dès notre lettre de 1279, qui témoigne déjà du décalage entre les attentes des Ilkhans et les réponses de la papauté. Abaqa fait semblant de croire que l'idée de prendre les Mamelouks en tenaille était une demande de la papauté, qui aurait ses origines dans la « grande assemblée de Francs » du concile de Lyon. En fait, à en juger d'après la lettre de Nicolas III confiée à Gérard de Prato,[20] c'est le khan mongol lui-même qui avait proposé, par l'intermédiaire des frères Vassali, un débarquement latin en vue d'une attaque conjointe des Mamelouks par les Francs et les Mongols, ces derniers pouvant mettre à la disposition des Latins leurs capacités de ravitaillement. Il ne s'agissait dans le fond que du renouvellement de l'ancienne proposition de Hülegü. En retour, Nicolas III se contenta d'un remerciement poli, sans engagement aucun, et répondit en termes missionnaires : le souverain pontife se réjouissait des bonnes dispositions de l'Ilkhan envers la foi chrétienne et l'encourageait à se convertir, tandis qu'une lettre de la même teneur était rédigée pour le grand khan de Chine, Qubilai. Le choix même des émissaires pontificaux avait valeur de programme : les franciscains étaient des professionnels de la mission, et Gérard de Prato, frère d'un futur général de l'ordre, avait déjà une longue expérience en la matière, puisqu'il avait fait partie d'une délégation de franciscains envoyés par Urbain IV à Constantinople pour négocier l'union des Églises en 1262. Ainsi, les allusions qu'Abaqa avait dû faire aux succès de la foi chrétienne à sa cour et à celle de Qubilai pour encourager l'alliance, politique qui avait culminé avec le baptême des envoyés de l'Ilkhan à Lyon en 1274, se retrouvèrent prises au pied de la lettre par Nicolas III.

Cette lettre de 1279 représente une nouvelle illustration du malentendu qui a caractérisé toute la correspondance des souverains pontifes et des Ilkhans, tel que l'a résumé Jean Richard : « tout au long de l'échange de correspondance entre la papauté et les Mongols, aux invites à une collaboration militaire qui viennent du côté mongol, l'invitation à embrasser le christianisme répond du côté pontifical. [21]» Malgré quelques ouvertures à l'époque de Clément IV ou de Grégoire X, dont Abaqa devait se souvenir, en 1279, la situation n'avait pas beaucoup évolué depuis les premières ambassades ilkhanides de 1262-1263, lorsque Urbain IV disait très explicitement que la conversion était un préalable à l'al-

---

20 – « Les lettres présentées en ton nom par ces envoyés à mon prédécesseur (Jean XXI) rapportaient, à ce que l'on dit, que, si l'armée chrétienne venait à se transporter en Terre Sainte, tu offrais avec une prompte dévotion ta terre et le ravitaillement en vivres de l'armée chrétienne ainsi que ta personne et la puissance de ton armée contre les ennemis de la foi, les Sarrasins » écrit Nicolas III à Abaqa (texte original dans Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste*, p. 234).

21 – J. Richard, " Chrétiens et Mongols au concile : la papauté et les Mongols de Perse dans la seconde moitié du XIII[e] siècle ", *1274, Année charnière : mutations et continuités (Lyon-Paris 1974). Colloques internationaux de C.N.R.S, n° 558*, Paris, 1977, p. 31-44, ici p. 35 ; repris dans J. Richard, *Croisés, missionnaires et voyageurs. Les perspectives orientales du monde latin médiéval*, Londres Aldershot, Variorum Reprints, 1983 (XV).

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

liance militaire et appelait Hülegü à se faire baptiser, lui rappelant les « secours qui s'ajouteraient avec abondance pour subjuguer les royaumes des Sarrasins », s'il se mettait « sous le bouclier chrétien ». De la même manière, Nicolas IV répondra en 1288 aux allusions d'Arġun sur son possible baptême en cas de reprise de Jérusalem, « que le sacrement baptismal accompli » par Arġun « permettrait de libérer plus facilement le royaume de Jérusalem, avec l'aide de Dieu[22] ». De son côté, l'action missionnaire de Gérard de Prato ne donna pas de grands résultats : plutôt que de les laisser passer en Chine (puisque au début de novembre 1279 les ambassadeurs franciscains semblent déjà se préparer pour le retour), Abaqa préféra les renvoyer en Occident avec une nouvelle lettre. L'Ilkhan y rappelait que la protection dont les chrétiens jouissaient dans son royaume n'était pas due à ses rapports avec la papauté, mais au christianisme de sa grand-mère nestorienne (Sorqaqtani, l'épouse kereit de Tolui, et la mère des grands khans Möngke, Qubilai et de l'Ilkhan Hülegü), manière de rejeter les demandes de conversion formulées par des souverains pontifes qui pour l'instant n'avaient guère aidé les Mongols. La situation se répéta d'ailleurs en 1289, lorsque l'Ilkhan Arġun utilisa de nouveau l'appât d'une conversion du grand khan de Chine, et, sans avoir davantage obtenu un engagement militaire de la part de la papauté, laissa néanmoins cette fois-là passer le franciscain Jean de Montecorvino, qui put aller fonder une Église latine dans la capitale du grand khan en Chine, Khanbalik. Mais Arġun manifesta son humeur avec une missive peu amène à Nicolas IV en 1290, qui précisait que chacun pouvait faire son salut comme il le voulait, et que les invites au baptême du souverain pontife étaient déplacées.[23] D'Abaqa en 1279 à Arġun en 1290, et plus tard avec Ġazan, c'est toujours la même politique mongole et les mêmes réponses. L'échec d'Abaqa est patent : en 1280, il lance de nouveau ses troupes en Syrie. La lettre de 1279 et les négociations qui l'ont précédée étaient manifestement destinées à préparer cette attaque, même si Abaqa déclencha son offensive de manière subite, profitant des troubles qui suivirent la mort du sultan Baybars. Il envoya néanmoins des émissaires à Acre demander des renforts, mais ne reçut aucune aide de la part des Francs : les Mongols subirent à Ḥimṣ en 1281 une nouvelle défaite cuisante face aux Mamelouks.[24]

Les raisons de cet échec sont multiples. Compte tenu des capacités techniques de l'époque, ne serait-ce que du délai de plusieurs mois nécessaire pour faire parvenir une missive, l'idée d'une action militaire commune était sans doute largement irréaliste. De plus, pour mettre au point un grand projet d'alliance il aurait fallu pouvoir dépasser les méfiances réciproques, alors que justement la distance et la difficulté de communiquer entretenaient l'incertitude.[25] La volonté d'action commune a pu exister par instants, sous le coup de l'urgence, comme sous le pontificat de Grégoire X, ou bien lorsque, après avoir évité tout engage-

---

22 – Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste*, p. 219 (pour Urbain IV) et p. 254 (pour Nicolas IV).

23 – Mostaert, et Cleaves, " Trois documents Mongols ", p. 450-451 ; Lupprian, *Die Beziehungen der Päpste*, p. 265.

24 – Amitai-Preiss, *Mongols and Mamluks*, p. 186.

25 – P. Jackson, *The Mongols and the West,* Harlow, Pearson Longman, 2005, p. 165-195.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

ment pendant trois ans, Nicolas IV se décida finalement, après la chute d'Acre en 1291, à envoyer un véritable appel à l'aide aux Mongols. Le pape franciscain devait néanmoins mourir dès le 4 avril 1292, et ses projets restèrent sans suite. Les souverains d'Arménie-Cilicie ont toujours défendu l'idée d'une alliance, le roi d'Aragon en 1268 ou le prince Édouard en 1271 semblent bien avoir compté sur l'aide mongole, et Charles d'Anjou manifesta peut-être, à en croire la lettre que nous publions, son intérêt pour une coopération militaire qui lui aurait permis de reprendre la ville de Jérusalem, encore que ces contacts n'eussent probablement été qu'une ouverture qui n'engageait pas à grand-chose. Mais au-delà de ces tentatives ponctuelles, la politique pontificale d'ouverture aux Ilkhans, de mission sans engagement militaire, semble marquée du sceau de la continuité, et ce depuis l'interdit pontifical fait en 1260 aux Latins du royaume de Jérusalem d'apporter toute aide aux troupes de Hülegü, ce qui contribua en partie à la victoire mamelouke de ʿAyn Ǧālūt : la menace mongole semble n'avoir jamais été oubliée. Toutefois, cette ambiguïté pourrait bien avoir existé des deux côtés : quoiqu'il puisse dire dans sa lettre de 1279 sur son engagement et l'absence d'une aide franque, Abaqa ne fit en fait aucun effort conséquent pour aider le prince Édouard en 1271.[26] Malgré les ambassades et ses promesses, parfois très détaillées, Ġazan attaqua en 1299 la Syrie mamelouke sans se concerter avec ses alliés francs. Il se retira sans attendre l'aide demandée entre temps à ses alliés, et les Templiers débarqués dans l'îlot de Ruad ne virent arriver aucune aide mongole. Pourquoi dès lors demander avec tant d'insistance l'aide de l'Occident, comme semble le faire Abaqa en 1279 ? Ce n'était probablement pas pour mettre au point une attaque effectivement commune, dont les différents souverains de l'époque devaient connaître les difficultés encore mieux que nous. Mais ces négociations, évidemment connues des Mamelouks, avaient tout de même leur utilité : toujours à la merci d'une attaque sur deux fronts, ces derniers ne pouvaient jamais engager toutes leurs forces sur un seul front, contre les Mongols ou contre les croisés. Cette situation était tout à fait comparable à l'alliance, au même moment, de la Horde d'Or et des Mamelouks, qui empêcha de son côté les Ilkhans de Perse de jamais pouvoir jeter toutes leurs forces soit dans le Caucase, contre la Horde d'Or, soit en Syrie, contre les Mamelouks, et ce malgré les irritations des khans de la Horde d'Or devant les refus mamelouks de mener une véritable action conjointe. Peut-être les Ilkhans voulaient-ils faire peser une même pression sur leurs adversaires, quitte à mettre en sourdine leurs prétentions universalistes, ce qui pourrait expliquer l'agacement d'Abaqa en 1279 ou de Ġazan en 1299, constatant qu'en retour de ce ton plus conciliant qui leur en coûtait, ils n'avaient obtenu finalement que des bonnes paroles et des appels à la conversion. En ce sens, nous avons ici presque un cas d'école d'action diplomatique, où chacun des deux interlocuteurs aurait besoin d'obtenir l'engagement de son partenaire, sans vouloir lui-même s'impliquer, et en sachant de surcroît qu'il ne peut faire confiance à ce dernier. D'une certaine manière, cette politique de

26 – L'explication traditionnelle, celle d'un conflit avec le khan du Chaghatai, n'est pas forcément convaincante ; le conflit eut lieu en 1270, Édouard arriva en Terre Sainte en 1271 ; il n'en repartit qu'en septembre 1272. Voir Amitai-Preiss, *Mongols and Mamluks*, p. 99.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

pression continue sur les Mamelouks a atteint son objectif, puisqu'il semble bien que c'est à cause de la peur d'une action conjointe en Syrie des Francs et des Mongols que les sultans Baybars puis Qalā'ūn ont accéléré et parachevé la liquidation des États croisés de Terre sainte, rendant définitivement impossible toute jonction entre croisés et Mongols : une politique réussie peut avoir un résultat malheureux.

Ainsi, du point de vue de la papauté, seule une éventuelle conversion des Ilkhans aurait pu lever ce dilemme, et l'engager à chercher réellement les moyens de concrétiser ce rapprochement avec les Mongols. Du coup, il apparaît que la mesure effective de la menace mongole et de l'étendue de leur domination permettait aussi peut-être de relativiser l'importance de Jérusalem. Manifestement, faire miroiter aux Latins la restitution de Jérusalem n'était pas suffisant pour convaincre les souverains pontifes, et n'a guère servi les souverains mongols : à quoi bon reprendre Jérusalem pour être à la merci des Mongols ? Pour s'assurer vraiment de Jérusalem et en être maître, il fallait certes dominer les Mamelouks, mais aussi gagner les Mongols, d'où l'intérêt pour la mission religieuse. Faire entrer les Mongols dans la chrétienté eut été la seule garantie véritable, et en ce sens peut-être les missions religieuses envoyées par les différents papes, qui peuvent sembler irréalistes au regard de la capacité réelle de l'Occident latin à influencer les Mongols, relevaient-elles quand même d'un intérêt géopolitique bien compris. Dès lors les différents scribes et chroniqueurs pouvaient bien vanter les succès rencontrés chez les Mongols, parler de la conversion de ce peuple apocalyptique, de la reprise de Jérusalem et entretenir les vocations de missionnaires, ce dont nous avons un lointain écho dans notre manuscrit du fonds Barberini. Mais aux yeux de la papauté et de ses missionnaires, le chemin de la réinstallation à Jérusalem a fini par passer par l'élargissement de la croisade et par la christianisation du reste du monde, notamment de ce large espace eurasiatique avec lequel les Occidentaux ont pu entrer en contact à travers la conquête mongole. Seule cette christianisation aurait en effet pu permettre de prendre à revers les puissances musulmanes – idée dont hérite Christophe Colomb lorsqu'il part vers l'Extrême-Orient pour découvrir en fait ce qui deviendra l'extrême occident.

This content downloaded from 148.4.225.12 on Wed, 26 Mar 2014 16:39:37 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions